Cahiers Africains de Rhétorique

ISSN 2790-6108 | E-ISSN 2790-6116

AVIS DE LICENCE / LICENCE NOTICE

Version accompagnée de cet avis : 3 octobre 2026

CC BY-NC-ND 4.0

Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification

Avec l'autorisation déclarée par la revue au nom des titulaires des droits, cette version est proposée sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International.

Vous pouvez partager le document, sans usage commercial, en citant les auteurs et la revue, en indiquant la source et en fournissant un lien vers la licence. Cette licence ne permet pas de diffuser une version modifiée du document.

Les autorisations valablement accordées lors des diffusions antérieures, notamment sous CC BY-NC 4.0, restent applicables et ne sont pas retirées par cet avis. Les mentions antérieures figurant dans les pages originales ci-après sont conservées à titre historique.

Les auteurs conservent leurs droits. Le contenu scientifique et la pagination des pages originales sont intégralement préservés.

ENGLISH

With the journal's stated authorization from the rights holders, this version is offered under CC BY-NC-ND 4.0. You may share it for noncommercial purposes, crediting the authors and journal and linking to the licence. Distribution of modified versions is not permitted under this licence.

Permissions already validly granted for earlier distributions, including under CC BY-NC 4.0, remain in force. This notice does not revoke them. Earlier licence statements in the following original pages are retained as historical information. The original scientific content and printed pagination are preserved.

Texte de la licence / Licence terms

https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/

Le nom propre « Jéhovah » chez quelques écrivains français du XIXe siècle : élément de la modernité poétique et narrative
The proper name 'Jehovah' in some 19th century French writers: an element of poetic and narrative modernity

Elongo Arsène [1]

[1]Université Marien Ngouabi (Congo),
Email : arsene.arsene@umng.cg
https://doi.org/10.55595/ae

Date de réception : 20/02/2022 **Date d'acceptation :** 19 /05/ 2022. **Date de publication :** 30/07/2022

Résumé : Cet article aborde le nom propre « Jéhovah » chez les auteurs français du XIXe siècle. Notre objectif est d'étudier un tel nom comme un trait rhétorique de la modernité narrative et poétique en littérature française. Ainsi, notre corpus est limité aux auteurs dans lequel l'usage de ce nom est identifié. A cette fin, les critères de l'approche énonciative permettent d'analyser ce nom propre en fonction des compétences culturelles et idéologiques des auteurs comme Lamartine, Hugo, Flaubert, Gauthier et Balzac. Les résultats attendus reposent sur les usages littéraires du nom propre « Jéhovah » qui se construisent sur les procédés stylistiques de l'intertextualité, de la polyphonie, de la persuasion et des tropes.

Mots-clés : Jéhovah, Intertextualité ; Polyphonie ; Tropes ; Métaphore et Persuasion

Abstract: This article discusses the proper name 'Jehovah' in nineteenth-century French authors. Our aim is to study such a name as a rhetorical feature of narrative and poetic modernity in French literature. Thus, our corpus is limited to authors in whom the use of this name is identified. To this end, the criteria of the enunciative approach allow us to analyse this proper name in relation to the cultural and ideological competences of authors such as Lamartine, Hugo, Flaubert, Gauthier and Balzac. The expected results are based on the literary uses of the proper name "Jehovah" which are built on the stylistic procedures of intertextuality, polyphony, persuasion and tropes.
Keywords: Jehovah, Intertextuality; Polyphony; Tropes; Metaphor and Persuasion

Introduction

Le nom propre présente une grande actualité, du fait que plusieurs travaux ont dégagé quelques-uns de ses fonctions discursives, définies comme une lettre majuscule (Molino, 1982, p.7) ; des usages syntaxiques (Danjou-Flaux, 1991, p.26) ; des valeurs métaphoriques (Gary-Prieur, 1991, p.47) ; des étiquettes d'identités (Kripke et Guillaume, année), une signification et des valeurs (Schulz-Milsom, 1874, p.6), le

transporteur d'un « paquet de connaissances et de représentations » (Vandendorpe 1993, p.3). D'autres études mettent l'accent sur le rejet d'une qualification (Pommier, 2013, p.2), ou l'absence d'une signification (Wilmet 1988, p.837-838). Certes, de telles études présentent un intérêt fondamental dans la description du nom propre, mais, notre étude s'intéresse particulièrement à sa fonction référentielle, cognitive et moderne, puisqu'il apparaît comme le déclencheur « des stéréotypes linguistiques » (Prikhodkine 2011, p.165). Ainsi, vu son rôle référentiel et mémoriel dans la communication, nous nous proposons de l'aborder dans la créativité poétique et narrative, il s'agit d'analyser, sous l'angle de la modernité poétique et stylistique, le nom propre « Jéhovah » chez des auteurs français du XIXe siècle. Le choix d'un tel sujet s'inscrit dans les matériaux stylistiques de la modernité, parce que cette modernité naissante du XIXe siècles s'est construite sur la novation ressortie des sujets quotidiens et sur la rénovation qui consiste à façonner le neuf par les sujets anciens (Baudelaire, 1863). D'autres raisons de l'étudier sont celles de la rupture comme pratique de la créativité, c'est une rupture avec l'idéologie de la raison pour une description du désenchantement (Elongo, p.128). De plus, les écrivains illustres du XIXe siècle comme Victor Hugo, Honoré de Balzac, Théophile Gautier, René de Chateaubriand et Gustave Flaubert ont poétisé ou narrativisé le nom « Jéhovah » avec des emplois métaphoriques, métonymiques, polyphoniques, intertextuels et persuasifs. Ces usages stylistiques méritent une étude approfondie pour souligner que la création littéraire atteint d'innombrables innovations poétiques par les techniques de la modernité stylistique (Molinie,2011, p.167). Pour cerner les usages stylistiques des procédés littéraires dans la représentation du nom « Jéhovah » dans le discours littéraire, il est nécessaire de l'inscrire dans le questionnement pris comme le nœud principal de nos analyses : comment les écrivains français du XIXe siècle emploient-ils les procédés stylistiques pour mettre en relief le nom « Jéhovah » dans leurs textes poétiques et romanesque ? Est-ce que ce nom est-il un matériau de leur modernité ou un fait fugitif de la mode aux XIXe siècle ? Pour comprendre l'enjeu stylistique d'un tel nom, nous formulons deux hypothèses. La première est que le goût de la modernité serait certainement une volonté novatrice chez les écrivains du XIXe siècle, puisqu'ils veulent thématiser les thèmes quotidiens de leur société afin de fixer le transitoire d'une époque (Baudelaire, 1863, p.11) et qu'ils donnent « au vocabulaire religieux un regain d'actualité » (Brunet 1988, p.7). La seconde hypothèse serait liée au désenchantement socioculturel, à l'écriture du moi, de la nature et de l'univers biblique comme champ de la modernité au XIXe siècle. Dans ce but, les critères énonciatifs relatifs aux compétences culturelles et idéologiques sont sollicités dans notre étude pour analyser les présuppositions du nom « Jéhovah » dans les écrits littéraires du XIXe siècle. Notre article s'articule sur quatre points. Le premier traite quelques configurations théoriques sur le nom propre « Jéhovah, le deuxième met en lumière les données textuelles sur l'usage de ce nom dans la littérature française, la troisième analyse l'innovation poétique dans la représentation d'un tel nom dans les textes poétiques et romanesques. Le dernier revient sur les emplois tropiques de ce nom et les éventuelles implications culturelles et des présuppositions.

1. Configurations théoriques

Les anciens noms propres subissent souvent la loi de l'altération du signe linguistique. Ils connaissent des révolutions phonétiques, et ils perdent aussi leur sens de signifier soit une qualité soit un fait socioculturel. Ils s'adaptent, au cours du temps et de l'histoire, par de nouvelles configurations orthographiques, phonétiques et sémantiques.

Dans l'espace hébraïque, le nom est porteur de sens. D'où E. Schulz-Milsom (1874, p.6) pense que l'espace hébraïque des noms possède une signification, particulièrement des noms bibliques, quand il a écrit :

> « Pour le travail que nous entreprenons, nous avons donc à nous pénétrer de cette idée, capitale en notre sujet : un nom, dans ce milieu où nous aurons à nous mouvoir, n'est jamais à considérer comme un simple signe, vide de sens par lui-même; il est la formule d'une notion déterminée sur **l'objet ou l'être qu'il représente**; comme tel, il a une valeur qui lui est propre, et, pour ainsi dire, une vie qui lui appartient; il parle à l'intelligence, à l'imagination, au cœur; il est une lumière et un mobile, il est une influence et une force ».

Comme l'indique cet auteur, le nom « Jéhovah » serait porteur des déterminations significatives en accord avec son être, sa personnalité et avec ses qualités. Une autre étude confirme les résultants de Schulz-Milsom que la plupart des noms hébreux portent une signification. Odette Bemmo-Djuidje Odette (2016, p.35) le justifie, lorsqu' elle a écrit :

> « Le nom est d'une importance capitale chez les Juifs. Il porte en lui-même un projet. Le choix du nom est souvent orienté par des facteurs d'ordre idéologique, familial, affectif, sociologique. Non seulement le nom inscrit l'être dans l'histoire, mais il est comme une voie d'accès du futur. Le nom est comme un rôle sur celui qui le porte. Il exprime la profondeur de l'être. Il est tout un symbole, signifie la fonction de celui qui le porte. Le nom est indissociable de celui qui le porte et participe même à ses prérogatives. Il est en quelque sorte le lieu de la concrétisation de la projection de nos désirs ».

Pour notre étude, nous examinons quelques études consacrées à ce nom dans les dictionnaires, les encyclopédies et des travaux d'une portée générale. Ainsi, Jean Glaire Baptiste *(*1839-1848, p.380) développe les aspects phonétiques et orthographiques à travers ce passage :

> « dans les bibles hébraïques, on attache les points voyelles de ce nom à celui que nous lisons aujourd'hui Jehova, parce que chez les Juifs il était défendu de prononcer le nom propre de Dieu, et qu'il n'y avait que le grand prêtre qui eût ce privilège, lorsqu'il entrait dans le sanctuaire ».

Cette étude a montré les raisons de la perdition phonétique d'un tel nom : l'interdit et l'usage sacerdotal. Outre cela, *le dictionnaire de l'Académie* (1935, p.1744) associe le nom propre « Jéhovah » au Dieu juif et revient sur l'interdit de le prononcer chez le peuple. Une explication similaire est donnée par le dictionnaire français *Littré* (2015) expliquant qu'il s'agit un nom de Dieu des Hébreux et d'un « mot hébreux signifiant l'existant ». L'Encyclopédie *Universalis (2018)* revient également sur le principe de l'interdit, le considère comme un « barbarisme » pour désigner le nom propre de Dieu chez les Juifs et explique ce nom a été substitué des désignations comme adônay, Seigneur » et explique que le nom propre « Jéhovah » est une reconstitution du tétragramme YHWH ».

Le même nom est expliqué, dans le dictionnaire libre, Wiktionnaire (2020)~~,~~ que « seul **son nom personnel** résume et exprime pleinement **sa personnalité et ses attributs**, qui il est et ce qu'il est ». Tous les dictionnaires examinés montrent que le nom propre « Jéhovah » est défini comme le Dieu des Juifs et qu'il fait l'objet de la vocalisation, lorsqu'il s'agit de prononcer ce tétragramme consonantique et qu'il est un barbarisme en

raison de la reconstitution des voyelles forgées, parce qu'il existe un vide vocalique entre le tétragramme consonantique (revoir cette phrase). Une autre étude a mis en lumière la sémantique du nom Jéhovah, il s'agit de celle d'Alexandre Westhaphal (1903, p.248-249)**. Son étude montre que ce nom** implique l'idée de la vie ou d'existence. La même explication est développée par la revue *La Tour de garde* (2019, p.) montrant que « **seul son nom, Jéhovah, exprime tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut devenir ».** Notre étude veut souligner que ce nom remplit les fonctions stylistiques, du fait qu'il est associé à l'intertextualité, à la polyphonie, à l'argumentation persuasive et aux tropes et qu'il appartient aux traits esthétiques de la modernité poétique et narrative aux XIXe siècles.

2. Données d'analyse

Nos données de la recherche viennent de deux genres littéraires : la poésie et le roman. Dans son étude, Etienne Brunet (1988, p.5) a présenté les occurrences du nom Jéhovah dans le genre romanesque dans une période de 1700 à 1964 où il a comptabilisé 28 occurrences, mais, il n'a pas indiqué les occurrences de ce nom dans le genre poétique. Mais, nous travaillons avec des occurrences de ce nom chez quelques écrivains français du XIXe siècle : Victor Hugo, Alphonse Lamartine, Gustave Flaubert, René de Chateaubriand, Honoré de Balzac et Pierre Loti. On retrouve dans *Les Contemplations* (1856) de Victor Hugo, onze occurrences de l'emploi du nom « Jéhovah » avec les valeurs de la métaphore et de la métonymie. Cependant, nous avons recensé huit occurrences de ce nom dans *Méditations poétiques* (1857) d'Alphonse de Lamartine avec les usages polyphoniques et allégoriques. Toutefois, dans les écrits poétiques, nous répertorions des occurrences du nom « Jésus » et de l'appellatif « Dieu ». Ce nom « Jéhovah apparaît dans l'écriture romanesque des écrivains français du XIXe siècle comme Gustave Flaubert) dans Bouvard *et Pécuhet* (1881) et dans Les Deux pètes et comme René de Chateaubriand dans *Mémoires d'autres tombes* (1849) avec deux occurrences du nom « Jéhovah » et dans Les *Natchez* (1826) avec sept occurrences du nom Jéhovah, cet auteur emploie ce nom à travers les procédés de l'intertextualité et de la polyphonie. Notre travail d'identification ne permet pas de conclure que seuls ces auteurs emploient le nom Jéhovah dans la littérature française du XIX siècle, du fait que nous n'avons pas vérifié son usage dans toute la production littéraire du XIXe siècle avec la base de données de Frantext.

3. Un nœud esthétique de l'intertextualité

L'intertextualité est définie chez Jean Mazaleyrat et Georges Molinié (1989, p.184), comme « l'ensemble des faits langagiers, de tous ordres, qui, chez le récepteur, déclenchent un processus de rapprochement entre (au moins) deux, textes distincts (considérés comme un tout) ». Elle est décrite chez D. Bergez et al. (2005, p.123-124) comme « l'ensemble des relations qu'un texte entretient avec un ou d'autre(s) texte(s) ». Ces auteurs montrent qu'elle traduit « du point de vue de l'écrivain (…) sous forme de réminiscence » et « du point de vue lecteur » en fonction de sa culture ; qu'elle a pour effets « une modestie intellectuelle ou le désir d'affirmer une filiation », « un choix esthétique », « un désir de parodie » et « une volonté de dérision » (source) . D'autres auteurs analysent l'intertextualité comme « une relation, dynamique, transformation, croisement » (T. Samoyault, p.9). Cette notion devient, comme l'indique S. Rabau (2002, p.15) comme « compréhension des textes littéraires », « espace ou réseau, une bibliothèque (…) où chaque texte transforme les autres qui le modifient en retour ». Par ailleurs, la Bible permet d'analyser la pratique intertextuelle dans la poésie et le roman

français du XIXe siècle. À ce sujet, A. Armel (2005, p.33) le confirme, lorsqu'elle écrit : « la Bible apparaît (…) comme matrice originelle de la littérature et de l'art en Occident, elle source inépuisable d'image, de symbole, d'archétypes, mais aussi de formes narratives ou poétiques ».

Notre étude analyse le procédé de l'intertextualité en tant qu'élément de la modernité (Finalement c'est quoi la modernité ??), du fait que la citation ou le mot intertextuel change l'environnement textuel et l'idéologie dotée dans le premier support et qu'il acquiert un nouveau statut, celui de l'adaptation et de l'innovation en accord avec la doctrine du présent et avec les intentions de l'auteur. Dans ce but, le nom intertextuel « Jéhovah » est envisagé comme élément de la modernité. Nous le considérons comme parmi des espaces exotiques à quoi les écrivains français du XIXe siècle s'intéressent pour produire du neuf dans leurs écritures poétique et romanesque. Cette intertextualité, pensée comme un trait esthétique de la modernité, se construit sur citations et mots bibliques actualisant le nom « Jéhovah », parce qu'ils les utilisent pour réaliser les traits marquants de la nouveauté poétique et narrative de leur période littéraire, particulièrement celle du romantisme et du réalisme. En effet, J-L Hue (2005, p.3) montre que « la littérature se sert de la Bible comme une expression de la réécriture », lorsqu'il a écrit que « la littérature est un vaste palimpseste de la Bible, une constante réécriture de l'Écriture » (Il serait intéressant d'analyser les textes poétiques et narratifs avec le nom « Jéhovah » dans une relation intertextuelle entre la Bible et les œuvres littéraires dans l'environnement français du XIXe siècle).

En effet, dans *Bouvard et Pécuchet,* Gustave Flaubert (1881, p. 320) emploie dans son écriture narrative plusieurs mots allusifs évoquant les récits bibliques, lorsqu'il écrit :

> « il va nier les Prophètes, maintenant ! – Pas du tout ! mais leur esprit échauffé percevait **Jéhovah** sous des formes diverses, celle **d'un feu, d'une broussaille, d'un vieillard**, d'une colombe ».

Le nom propre Jéhovah constitue, à lui seul, un élément de l'intertextualité entre la Bible et le texte romanesque, il suppose que Gustave Flaubert serait peut-être un lecteur de la Bible et qu'il possédait sans doute une version biblique dans laquelle ce nom était mentionné. Aussi fait-il allusion à plusieurs livres bibliques comme *l'Exode, Deutéronome, Psaume, Daniel, Matthieu et Apocalypse*, lorsqu'il cite les expressions intertextuelles du feu, de la broussaille et d'un vieillard. La première association intertextuelle entre son texte et la Bible repose sur le mot « feu » qui établit une relation intertextuelle avec plusieurs textes bibliques comme celle de *Deutéronome* 4 : 24 stipulant que « Jéhovah votre Dieu est un feu dévorant », ou le livre de Hébreux 12 : 29 déclarants : « car notre Dieu est un feu dévorant », aussi bien que les livres de psaume 79 :5 et Isaïe 30 : 27 le présentant comme un feu. Ces références intertextuelles confirment que Gustave Flaubert explore l'univers biblique pour donner à sa fiction traits réels répondant aux critères du réalisme. Les mots intertextuels modifiés changent du contexte, de l'intention et remplissent une nouvelle fonction, celle d'être des arguments au service de la narration, d'où elles soulignent un trait de la modernité narrative, celle de raconter la vie de ses personnages en accord avec leur croyance.

Dans la même citation citée précédemment, l'auteur revient sur un récit biblique à propos du buisson d'épines décrivant la rencontre de Moïse avec un phénomène insolite, tel qu'il est narré dans *L'Exode* 3 :2. Son énoncé narratif établit une relation intertextuelle à travers la dénomination « Jéhovah » associé à l'expression « d'une broussaille » montrant clairement qu'il s'est inspiré de la Bible pour créer du nouveau et

pour traduire ses intentions et ses motivations pour le christianisme. Celui-ci devient un matériau de son esthétique caractérisant le réalisme avec multiples techniques de l'innovation. L'actualisation d'un nom appartenant aux récits bibliques se lit comme une logique de la modernité. Une autre référence intertextuelle entre le texte de Gustave Flaubert et le nom « Jéhovah » se situe sur le mot « vieillard ». Nous pouvons établir une connexion intertextuelle entre ce mot et la périphrase biblique « Ancien des jours » que nous retrouvons la lecture de *Daniel* 7 :9. Ainsi, la substitution de la dénomination « Ancien des jours » par le nouvel appellatif « Vieillard » témoigne de l'innovation chez Flaubert. Ainsi, l'espace biblique à travers l'emploi du nom « Jéhovah », pris comme repère de créativité au XIX e siècle, suggère un trait de la modernité, du fait que les romanciers l'exploitent dans l'objectif de fonder soit des traits esthétiques du romantisme ou du réalisme ou reproduire, sous la magie de l'art littéraire, les traits religieux du XIXe siècles acceptables comme faits culturels de la modernité d'une telle période, vus comme fugitifs et transitoires (Baudelaire, 1863, p.11).

Gustave Flaubert n'est pas le seul écrivain du XIXe siècle qui ait choisi le nom « Jéhovah » comme source esthétique de l'inspiration et comme un trait intertextuel de sa modernité. La créativité poétique et narrative fondée sur des références intertextuelles du nom « Jéhovah » se considère comme un phénomène de la modernité, parce que ce nom est certainement un élément de l'actualité socioculturelle du XIXe siècle, qu'il est un indice symbolique suggérant la réalité d'une telle époque. Il est facile à identifier, dans le texte poétique de Lamartine (p.205) , le nom « Jéhovah comme élément intertextuel, lorsqu'il rapporte indirectement la vision d'Ézéchiel ci-après 37 :

> « (…)d'ossements desséchés, le sol était couvert ; J'approche en frissonnant ; mais **Jéhovah me crie(…**) ce champ de la mort tout entier se leva, **redevint un grand peuple, et connut Jéhovah** ! ».

Cette référence intertextuelle est un fait d'inspiration biblique qui est modifiée dans le texte poétique de Lamartine. Ainsi, nous pensons que l'intertextualité serait une source d'innovation poétique chez Lamartine, parce qu'il servait du nom intertextuel « Jéhovah » au profit de la réalisation des traits esthétiques de sa modernité, puisqu'il modifie esthétiquement la conversation entre Ézéchiel et Dieu, celle axée sur l'image métaphorique et allégorique des « ossements » et qu'il ne manque d'innover à partir d'une scène biblique. Ainsi, l'expression « connut Jéhovah » est considérée comme un ajout novateur de l'auteur, puisque ce détail n'existe pas dans le texte biblique d'Ézéchiel, mais qu'il devient un apport littéraire de sa nouveauté, parce qu'il invente, transforme et actualisé des données textuelles provenant du texte ancien, la Bible à travers l'usage du nom « Jéhovah ». En effet, traduire fidèlement le nom « Jéhovah » dans son écriture narrative souligne qu'il a puisé dans la Bible quelques éléments de sa modernité grâce à ses souvenirs formés sous le déterminisme environnemental du christianisme.

En dehors de Lamartine, la pratique intertextuelle serait une figure de la modernité issue de l'esthétisation des récits bibliques relatifs à l'usage du nom « Jéhovah » dans l'espace littéraire. En effet, deux auteurs français sont comptés parmi des modernes du XIXe siècle, parce qu'ils exploitent l'histoire lointaine de la Bible pour en faire un trait nouveau du présent, celui de leur époque, il s'agit de René de Châteaubriand et de Théophile Gautier. Le premier a écrit :

> « La mer, qui ne marche point, est la source de la mythologie, comme l'océan, qui se lève deux fois le jour, est l'abîme **auquel a dit Jéhovah : « Tu n'iras pas plus loin » (**Chateaubriand,1849, p.334).

Cette citation intertextuelle vient de la Bible, particulièrement le livre de *Job* **38 : 11.** Ce texte biblique souligne une certaine innovation narrative de la part de Chateaubriand, parce que nous relevons une adaptation dans son énoncé narratif, lorsque nous le comparons avec deux versions de la Bible, particulièrement *Job* 38 : 11. Le premier rapporte : « quand je lui ai fixé une limite**, lui ai dit** : « Tu peux venir jusqu'ici, pas plus loin, ici s'arrêteront tes vagues orgueilleuses »(*Bible,* Traduction du monde nouveau), le second traduit : « **Quand je dis** : « Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas au-delà ; ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots ? » (*La Bible, Louis Segond*). Ces deux versions bibliques ne citent pas le nom « Jéhovah », mais, il est valorisé dans le texte de Chateaubriand, parce qu'il ne traduit pas fidèlement le texte ancien, mais qu'il lui donne une valeur réelle à travers l'emploi du nom « Jéhovah ». Ce nom est devenu un matériau poétique de son art moderne et traduit quelques traits du romantisme : la communion avec la nature et avec l'univers divin, pris comme des éléments de l'enchantement. Le second, Théophile Gautier (1858, p.188) écrit dans *Le Roman de la momie* :

> « Prends garde, **Pharaon,** dit Tahoser, qui se souvenait des paroles de Poëri sur la puissance de **Jéhovah** ; ne laisse pas l'orgueil endurcir ton cœur. **Ce Mosché et cet Aharon** m'épouvantent ; pour qu'ils affrontent ton courroux, il faut qu'ils soient soutenus par un dieu bien terrible ! »

Ce passage montre que l'intertextualité entre le texte littéraire et la Bible était un procédé de la modernité particulière du XIXe siècle, même si peu de critiques en parlent. En effet, poussé dans son exotisme des civilisations antique, Théophile veut faire du neuf narratif avec les insertions intertextuelles entre son texte et la Bible. Il innove habillement le récit la période de la libération des Hébreux sous l'emprise de l'esclavage et sous la domination de Pharaon. Son passage cité précédemment évoque les faits bibliques par l'usage de quatre dénominations historiques : Pharaon, Jéhovah, Mosché(Moïse) et Aharon (Aoron). Ces quatre noms mentionnés renvoient aux récits du livre d'Exode. Comme les autres auteurs du XIXe siècle, Théophile Gautier a certainement considéré la Bible comme un champ de la créativité et d'innovation de son art romanesque. D'autres écrivains comme Pierre Loti n'a pas manqué d'employer les mots clés des livres de la Bible sans les citer, mais les mots qu'il emploie fait surgir les allusions intertextuelles entre son texte et la Bible, comme nous pouvons le constater dans cet extrait :

> « **Le jaloux et sombre Jéhovah des Hébreux** s'est effacé devant le Christ, – et j'ai vu le Saint-Sépulcre qui est bien le lieu du monde où s'entendent le plus de confiants sanglots » (Pierre Loti, 1912, p. 138).

Les mot « jaloux » et « sombre » ont une valeur allusive avec La Bible. Le premier « mot » établit une connexion intertextuelle avec le livre d'Exode 34 : 14. Il est dans *La Bible du Semeur,* le nom de Jéhovah est « le Jaloux : un Dieu qui ne tolère aucun rival ». Le second mot « sombre » fait allusion avec deux textes sur la représentation de Jéhovah avec le texte *de Job et de Psaumes*. La description de Jéhovah se fait avec le qualifiant « sombre » dans *Job* 30 :28 où il est rapporté, selon Bible de semeur, que

Jéhovah « courbe le ciel et descend, **un sombre nuage à ses pieds** ». Nous retrouvons la même représentation intertextuelle dans le livre des *Psaumes* 83 :5 dans lequel nous lisons : « autour de lui, **des nuées sombres et l'obscurité**. Justice et droit sont l'appui de son trône » (*La Bible de Semeur*). Exploiter et modifier l'énoncé d'un texte ancien traduit une intention d'innover. Ainsi, innover à partir d'un nom antique peut suggérer la volonté d'apporter du nouveau, là où le texte biblique n'a pas présenté tous les faits des récits. (Il manque des illustrations du thème)

3. Polyphonie esthétique et contenu discursif

Le nom « Jéhovah » est un procédé intertextuel dans les écrits poétiques et romanesques des auteurs français du XIXe siècle, qui l'ont certainement utilisé dans le contexte de la modernité, celui d'explorer les faits du présent, les détails expressifs du christianisme et de la civilisation pour réaliser des esthétiques de la modernité. Une autre logique de leur modernité est de configurer ce nom sous la pratique stylistique de la polyphonie. Il est sans intérêt de la définir pour fixer sa fonction dans une écriture de la modernité avec l'usage du nom « Jéhovah ». À ce sujet, la polyphonie est définie comme « un inventaire des voix » avec leurs points de vue, de vérité et de valeurs identifiables dans un énoncé ou dans un discours (Langevin et Baroni, 2016, p.4). Une telle pluralité de voix peut être distincte, collective ou dominante, elle offre à l'énoncé singulier « de différents contenus sémantiques » ou « plusieurs énonciateurs avec plusieurs contenus » (Marion et Ducrot, p.33). Dans cette perspective, P. Giger, al.,(1995, p.12) tirent un principe selon lequel « tout texte littéraire est un lieu d'intrication de divers discours, imprégnés de points de vue, d'idées générales, d'appréciations venues d'ailleurs, et portées par une instance énonciative plurielle ». À la lumière de ces aspects définitionnels de la polyphonie, notre étude trouve intéressant de l'examiner comme le procédé de la modernité suggérant le rapport lié de celle-ci avec les opinions antérieures exploitées pour créer une rupture et pour inventer extraire un trait esthétique de la nouveauté esthétique. Nous l'appliquons dans l'étude du nom « Jéhovah » dans l'écriture des auteurs français du XIXe siècle. Ainsi, trois textes littéraires sont choisis pour examiner le phénomène de la polyphone avec le nom « Jéhovah », il s'agit des données textuelles qui proviennent de Théophile Gautier, de René de Châteaubriand et de Victor Hugo. **Premièrement,** le nom « Jéhovah » est au centre d'une représentation en polyphonie dans Le roman de la momie de Théophile Gautier, lorsqu'il a écrit :

> Ce n'est pas assez, continua Poëri : tes dieux ne sont pas les miens, tes dieux d'airain, de basalte et de granit que façonna la main de l'homme, monstrueuses idoles à tête d'épervier, de singe, d'ibis, de vache, de chacal, de lion, qui prennent des masques de bête comme s'ils étaient gênés par la face humaine où **brille le reflet de Jéhovah**. Il est dit : « Tu n'adoreras ni la pierre, ni le bois, ni le métal » Deutéronome (29 :17).

Ce passage textuel traduit une polyphonie de voix sur une opinion dominante, celle d'adorer Jéhovah. Le premier point de vue est celui de Poëri, considéré comme un Hébreux qui ironise le deuxième point de vue de Tahoser, axé sur l'idolâtrie animalière comme singe, ibis, vache, cheval, lion. Ainsi, la séquence phrastique « la face humaine où brille le reflet de Jéhovah » suggère une polyphonie de contenu sémantique. Le premier contenu est celui de l'écrivain, le second celui de son personnage Poëri, la troisième voix implicite est celle de Moïse et de son Dieu, puisque l'expression « la face humaine où brille le reflet de Jéhovah suppose une modification du contenu sémantique

identifiable dans *Genèse* 1 : 26 suggérant : « faisons l'être humain à notre image, à notre ressemblance » (*Bible, Traduction du monde nouveau*).

Un autre contenu sémantique du nom « Jéhovah » est bâti sur le procédé du discours rapporté : « il est dit : « Tu n'adoreras ni la pierre, ni le bois, ni le métal ». Deux points de vue sont perceptibles à travers une telle interdiction : celle d'un peuple attaché à l'idolâtrie, certainement le peuple égyptien et celle du rejet idolâtrique, le peuple hébraïque. Un tel énoncé peut apporter un esthétique de la modernité dans l'usage de nom « Jéhovah », parce que nous pouvons deviner des esthétiques de la polyphonie : le point de vue de Poëri, de Tahoser, des Égyptiens, des Hébreux, de Moïse, de Dieu, de Théophile Gautier et du peuple français au XIXe siècle. Créer une polyphonie à travers un nom dédié à une adoration collective manifeste une intention d'innover et d'extraire du nouveau à travers des écrits de la civilisation égyptienne et judéo-chrétienne. En effet, la polyphonie construite autour du nom « Jéhovah » se lit comme une rupture et une innovation, du fait que les écrivains français abandonnent les histoires fantastiques pour décrire l'univers du christianisme : Jéhovah, les anges, les séraphins, comme nous les lisons dans *Les Deux poètes* de H. Balzac (1874, p.38), lorsqu'il a écrit :

> C'était des Malvina, des Fingal, des apparitions nuageuses, des guerriers qui sortaient de leurs tombes avec des étoiles au-dessus de leurs têtes. **Aujourd'hui, cette friperie poétique est remplacée par Jéhova**, par les sistres, par les anges, par les plumes des séraphins, par toute la garderobe du paradis remise à neuf avec les mots immenses, infini, solitude, intelligence.

Selon balzac, les sujets de la poétique moderne proviennent de l'univers religieux, parce qu'il ya une rupture prononcée contre la friperie poétique axée sur le fantastique hérité des poésies d'Ossi avec ses techniques de représentation. Deuxièmement, à travers le discours narratif sur l'évocation du nom « Jéhovah », nous identifions une pratique innovante de la polyphonie, quand nous lisons dans *Les Natchez* de René de Chateaubriand (1826, p.38) :

> Lorsque la création sortit du néant à la parole éternelle, et que le ciel eut célébré le soir et le matin du premier jour, la clarté émanée du Saint des saints faisait seule la lumière du monde. Mais cette lumière, toute tempérée qu'elle pouvait être, trop forte encore pour l'univers, menaçait de le consumer. **Emmanuel pria Jéhovah** de reployer ses rayons et de n'en laisser échapper qu'un seul. Le Fils prit ce rayon dans sa main, le rompit, et du brisement s'échappa une goutte de feu que le Fils nomma Soleil. Alors brilla dans les cieux ce luminaire qui lie les planètes autour de lui par les fils invisibles qu'il tire sans interruption de son sein inépuisable. Je reçus l'ordre de m'asseoir à son foyer, moins pour veiller à la marche des sphères que pour empêcher leur destruction : **car, lorsque Jéhovah**, rentre dans la profondeur de son immensité, appelle à lui ses deux autres principes, lorsqu'il enfante avec eux ces pensées qui donnent la vie à des millions d'âmes et de mondes, dans ces moments, de conception du Père, il sort de tels feux du tabernacle, que tout ce qui est créé serait dévoré.

À partir de l'emploi du contenu narratif sur le nom « Jéhovah », Chateaubriand produit un texte polyphonique, le fruit d'une modernité ressortie d'une actualisation des points de vue collectifs de la doctrine judéo-chrétienne sur Dieu, les élus et le paradis céleste. Son texte contient plusieurs énonciateurs anonymes comme le point de vue collectif, celui des rédacteurs de la Bible, particulièrement, le point de vue narratif de Moise dans

Genèse où il raconte comment Dieu a réalisé la création et de Jean dans *l'Apocalypse* où les chrétiens élus sont choisis pour une vie au ciel. D'autres points de vue sont ceux du narrateur et du peuple chrétien à l'époque de Chateaubriand. Une fiction sur le Dieu judéo-chrétien est perçue comme un trait polyphonique de la modernité. Innover les voix anciennes et les adapter au contexte du présent sont les traits signalant l'intention de l'innovation. Troisièmement, la polyphonie axée sur le point de vue chrétien et du nom « Jéhovah » est considérée comme une pratique de la modernité dans *les Contemplations* de V. Hugo (1856, p.387), lorsqu'il a écrit :

> Un jour, le morne esprit, le prophète sublime
> **Qui rêvait à Patmos**, (…)
> Dit à son aigle : « Ô monstre ! il faut que tu m'emportes.
> **Je veux voir Jéhovah. »**
> L'aigle obéit. Des cieux ils franchirent les portes ;
> Enfin, **Jean arriva**

À travers ce passage poétique, nous voyons que le nom « Jéhovah » participe, chez V. Hugo, à créer un contenu polyphonique : la voix du narrateur, la voix du prophète Jean, la voix allégorique de l'aigle et la voix allusive de Jéhovah. La première voix est celle du narrateur qui présente trois personnages symboliques : Jean, l'Aigle et Jéhovah. Ces voix polyphoniques sont certainement l'expression de la fiction sur la réalité que l'auteur refuse de nommer la vision de Jean dans *L'Apocalypse*. Ainsi, l'expression « qui rêvait à Patmos » est rattachée indirectement à ce livre de la *Bible*, parce le lecteur établit le point de vue du narrateur avec un autre point de vue de l'énonciateur de la Bible à travers ces trois désignations : Patmos, Jéhovah et Jean. La deuxième voix est celui de l'aigle, un personnage allégorique souligne peut-être une métaphore in absentia pour évoquer le pouvoir de l'esprit saint, capable d'emporter une personne d'un lieu à l'autre, comme suggèrent, dans la *Bible*, les récits de Jésus et d'Élie, qui ont été emportés par cette force pour se trouver soit au désert ou dans un autre endroit. Indirectement, V. Hugo met habilement en lumière une innovation poétique par le point de vue de l'aigle, un personnage métaphorique.

La troisième voix est celle du Prophète Jean avec son point de vue soulignant : « Je veux voir Jéhovah ». En effet, en fonction d'une telle voix, nous pensons que le texte poétique de V. Hugo, par l'intégration des voix anciennes, celle contenue dans la *Bible*, arrive à produire un trait marquant de son innovation poétique sur la représentation du nom « Jéhovah », élément de son inspiration et de sa modernité poétique. Par ailleurs, la technique de la polyphonie axée sur points de vue de la Bible est un fait marquant de l'innovation poétique de R. Chateaubriand (1849, p.1316), quand il a écrit dans *Mémoires d'Outre-tombe*: « Nous n'avons qu'une base certaine de calcul, notre pensée, pour obtenir **Jéhovah,** l'Ego sum qui sum : l'intelligence humaine est la seule raison péremptoire du fait de l'intelligence divine : l'homme est la preuve de Dieu ; chaque homme est un Messie envoyé du néant pour révéler la vie suprême ».

> « **Quelle imposante désolation dans cette enceinte, qui est comme le cœur silencieux de la Jérusalem antiqu**e, – qui est aussi comme le saint naos de toutes les religions issues de la Bible, christianisme, islam ou judaïsme ! Elle commande le suprême respect à tous ceux qui adorent **le Dieu d'Abraham, qu'il s'appelle Allah, Rabbim ou Jéhovah**, – et sa mélancolie de délaissement témoigne que la foi des vieux âges, sous toutes ses formes, se meurt dans les âmes humaines » (Pierre Loti, 1895, p.60)

En gros, l'intégration des voix et de leurs points de vue peut être évaluée comme une technique discursive de la modernité poétique et narrative des écrivains français du XIXe siècle, parce qu'ils ont ajouté aux voix et points de vue de la Bible, une part innovante de leur imagination et de leur fiction qu'ils ont extraites, selon l'expression de C. Baudelaire, la modernité dans l'habit ancien qu'est la Bible.

4. Pour une innovation poétique

La particularité stylistique que nous identifions dans l'usage du nom « Jéhovah » vient de la mise en évidence des techniques de l'innovation poétique. Parmi ces techniques poétiques, nous analysons l'intention et argument poétique. Premièrement, l'intention poétique sur l'usage du nom « Jéhovah » suggère un trait novateur dans le style de V. Hugo, quand nous lisons cet extrait poétique :

> *Et l'être* ***formidable et serein*** *se leva ;*
> *Il se dressa sur l'ombre et cria :* ***JÉHOVAH !***
> *Et dans l'immensité* ***ces sept lettres*** *tombèrent (Hugo, p.457).*

Trois techniques stylistiques caractérisent l'originalité et l'innovation poétiques dans ce langage de V. Hugo sur l'emploi du nom « Jéhovah » : les caractérisants adjectivaux, les lettres capitales et la décompte des phonèmes de ce nom. D'abord, les caractérisants « formidable » et « serein » sont les matériaux de l'intention poétique permettant au destinataire d'activer son attention pour ce qui va être prononcé, il s'agit de la prononciation forte du nom « Jéhovah ». Cela montre combien V. Hugo était si impliqué dans ses sujets poétiques d'inspiration biblique. Ensuite, le procédé des lettres capitales marque sans doute une intention communicationnelle d'accorder certaine une particularité discursive et distinctive à un tel nom parmi les mots employés dans son énoncé. Il traduit son admiration pour un tel nom, de son respect et de sa confiance, il désire que ses lecteurs ne puissent pas passer sans apercevoir, dans leur lecture, le sens et la personnalité dont le nom « Jéhovah » évoque dans la vie d'un poète sans doute converti à la doctrine du christianisme. Ce sujet est peut-être à la mode en raison de l'évangélisation planétaire pendant la colonisation de l'Afrique voire de l'Amérique. Aussi est-ce l'occasion pour le poète de s'intéresser aux faits socioculturels, considérés comme « fugitifs » et transitoires (Baudelaire) pour présenter un trait saillant de sa modernité, celle de son époque. Enfin, la précision de phonème souligne un élément de l'intention communicationnelle, puisque le locuteur peut enseigner à ses lecteurs un trait symbolique du nom « Jéhovah », c'est-à-dire le symbolisme des noms. Ainsi, l'expression phrastique « dans l'immensité ces sept lettres tombèrent » traduit un procédé de l'hyperbole pour suggérer un caractère distinct de ce nom, certainement incomparable avec d'autres noms en raison de sa puissance que V. Hugo lui dédie, celle de l'immensité remplie par chaque lettre prononcée, indirectement, qu'il voulait traduire poétiquement la puissance infinie du créateur.

Par ailleurs, le nom « Jéhovah » et d'autres éléments du christianisme sont choisis par l'écriture poétique ou narrative comme un champ de l'innovation. Telle est l'opinion que véhicule Lamartine (p. 20), lorsqu'il a écrit :

> ***Cette poésie des derniers jours****, pour en être plus grave, n'en est pas moins céleste : au contraire,* ***elle se purifie et se divinise*** *en remontant au seul être qui mérite d'être*

> *éternellement contemplé et chanté, l'Être infini ! C'est encore* ***la sève du cœur de l****'homme, formée de larmes, d'amour, de délires, de tristesses ou de voluptés ; mais ce cœur, mûri par* ***les longs soleils de la vie****, n'en est pas moins savoureux : il est comme l'arbre d'encens que j'ai vu dans les sables de la Judée, dont la sève en vieillissant devient* ***parfum****, et qui passe des jardins, où on le cueillait à l'ombre, sur l'autel, où on le brûle à* ***la gloire de Jéhovah****.*

Dans un tel extrait, Lamartine a montré que l'écriture atteint le seuil de la modernité, lorsqu'elle se fonde sur le lyrisme du cœur, la quête du céleste, de la pureté, du divin. Ces éléments sont schèmes argumentatifs de l'innovation poétique, puisque le poète assigne comme rôle d'être un chœur à la louange de Jéhovah, l'Être infini.

5. Pour une innovation de la métaphore

Le nom « Jéhovah » est actualisé dans les énoncés métaphoriques. Nous pensons que la métaphore rentre dans les éléments formels de la modernité au XIXe siècle, puisque le rapport entre le domaine-cible et le domaine-source ne sont pas choisi dans les analogies évidentes proches de l'un à l'autre des deux domaines comme l'eau et des larmes, mais que la relation entre deux éléments de la métaphore n'a plus le lieu des analogies évidentes, c'est le cas entre l'eau et l'amour, parce que cet usage reflète l'esprit de la modernité dans l'époque du XIXe. Par exemple, Molino, Soublin et Tamine (1979, p. 16) ont montré que « Pour un romantique, en revanche, le langage est doté d'un fonctionnement autonome : il est une faculté productrice », celui d'accepter les relations associatives impensables dans une perspective de la logique. Une nouvelle configuration de la métaphore affranchi les limites de la vision classique de l'image, elle se donne la liberté d'une formation sans règle du rapprochement des sèmes entre le métaphorisant et le métaphorisé. Un tel phénomène est qualifié d'une écriture de la modernité. Nous expliquons le phénomène de la métaphore dans un texte poétique et narratif dans lequel le nom « Jéhovah » reçoit une caractérisation, celle de la gloire et de la puissance. Il s'agit d'examiner deux métaphores innovantes qui sont formées des domaines-source du torrent et du soleil avec des domaines-cibles de la gloire et de l'homme. Premièrement, le nom « Jéhovah » se trouve caractérisé avec une métaphore neuve, formée à base des domaine-cible « gloire » et « lumière » que caractérise le domaine-source « ces torrents ». Une telle nouveauté de la métaphore est identifiable dans *Les deux poètes* de Balzac (1874, p.66), quand il a écrit :

> *Du sein de* ***ces torrents*** *de gloire et de lumière,*
> *Où, sur des sistres d'or, les anges attentifs*
> *Aux pieds* ***de Jéhova*** *redisent la prière ».*

La métaphore, dans cet extrait, est constitué du domaine-source « ces torrents) et des domaines-cibles « gloire » et « lumière ». Le rapprochement entre **torrent et gloire ou entre torrent et lumière** apparaît comme faux ou illogique, parce que les deux domaines n'appartiennent pas au même genre, ni de réalités similaires : le lexique « torrent » suggère l'idée de l'écoulement abondant de l'eau, alors que la gloire relève un avantage de privilège dans le pouvoir humain ou divin. De même, la relation entre torrent et lumière met en évidente une analogie connotative, puisque le domaine de liquide n'a pas un rapprochement de sème direct avec celui de la lumière. Ainsi, Balzac emploie une métaphore romantique basée sur les illusions du même entre deux domaines lointains et non sur la convenance des domaines proches pour décrire et

représenter le pouvoir du Dieu judéo-chrétien dont le nom est « Jéhovah », comme l'écrit cet écrivain. Les domaines-cibles « gloire » et « lumières » peuvent avoir une valeur métonymique, ils traduisent la métonymie de l'effet pour suggérer la cause. Ainsi, la cause est Jéhovah, mais les effets sont la gloire et la lumière considérées comme les attributs de sa royauté et de son pouvoir. Sa puissance et sa majesté seraient le champ de l'innovation pour les écrivains français du XIXe siècle, qui n'ont pas manqué de la conquérir, de l'exploiter afin de l'esthétique de la modernité poétique et romanesque. Un autre écrivain métaphorise l'action du soleil pour présenter l'être divin, notamment, Lamartine, lorsqu'il a écrit :

> *Le soleil répondit en se voilant la face (..)*
> *C'est de me glisser aux fentes de la pierre*
> *Du cachot où languit le captif dans sa tour,*
> *Et d'y sécher des pleurs au bord d'une paupière*
> *Que réjouit dans l'ombre un seul rayon du jour !*
> *– Bien !* ***reprit Jéhovah*** *; c'est comme mon amour ! » (*Lamartine, *p.121)*

Dans l'analyse de cet extrait poétique, le terme tropique « le soleil » est considéré comme la métaphore in absentia, dans la mesure où le domaine-source est présent sans le domaine-cible et fonctionne comme une allégorie ou une personnification, puisqu' il reçoit des attributs spécifiques des humains : la parole, le voile, la face, l'amour, le visiteur et le consolateur. Ainsi, l'auteur montre que le soleil et Jéhovah sont en conservation et qu'ils ont une qualité identique, celle de l'amour. Nous supposons que le soleil peut dénoter les messagers angéliques, comme l'un de ses collaborateurs, ou certainement son esprit saint considéré comme une force consolatrice, capable de « sécher des pleurs au bord d'une paupière ».

> « jusqu'au dernier crépuscule, je tournais les feuillets jaunis, je regardais les vols d'anges aux grandes ailes rapides**, les rideaux de ténèbres** présageant les fins de mondes, les ciels plus noirs que la terre, et, au milieu des amoncellements de nuées, **le triangle simple et terrible qui signifie Jéhovah »(Pierre Loti**, 1890, p.75)

Conclusion

La présente étude a analysé le nom propre « Jéhovah » chez quelques auteurs français du XIXe siècle. Il visait à montrer que ce nom, dans son usage littéraire, apparaît comme un matériau de la modernité poétique et narrative (peu convaincante dans la mesure où tu ne montres pas la notion de modernité. Est-ce que l'emploi est-il different ???). Cette modernité se construit sur trois (il y en quatre) techniques stylistiques : l'intertextualité, la polyphonie, l'innovation poétique et la métaphore. D'abord, la visée intertextuelle aboutit à une innovation en raison du travail axé sur les transformations du texte ancien, de sa créativité et de l'ajout esthétique du présent, le nom Jéhovah, employé comme un contexte poétique ou narratif participe à la modernité du XIXe siècle. En outre, la polyphonie bâtie sur le nom de Jéhovah révèle des pratiques de la créativité littéraire chez les auteurs français du XIXe siècle, puisqu'ils mettent en lumière plusieurs points de vue avec plusieurs voix d'énonciateurs autour du nom Jéhovah, celles du passé avec celles du présent. Enfin, l'innovation poétique et la

métaphore se révèlent comme une technique stylistique de la modernité, lorsqu'elles actualisent l'usage du nom Jéhovah dans le contexte littéraire permettant aux certains écrivains de produire une écriture persuasive, intentionnelle et innovante.

Références bibliographiques

Armel Alliette, 2005, « La Bible, le livre des écrivains », *Le Magazine littéraire*, n°448, pp -33-34.

Baudelaire Charles, 1863, *Le Peintre de la vie moderne*,

BEMMO-DJUIDJE Odette, 2016, *De la lexicologie a la stylistique : une aperception fondée sur le nouveau testament*, Nouvelles Éditions Numériques Africaines (NENA).

Bergez Daniel, al., 2008, *Vocabulaire de l'analyse littéraire*, Paris, Armand Colin.

Boulouque Clémence, 2005, « Langue hébraïque, langue biblique », *Le Magazine littéraire*, n°448, pp.64-65.

Brunet Etienne, 1988, « Le Vocabulaire religieux dans trois siècles de littérature française », *Les Actes du colloque de Jérusalem Bible et Informatique*, Genève, Slaktine, pp.147-165.

Danjou-Flaux, 1991, « L'antonomase du nom propre ou la mémoire du référent », *Langue française*, n°92, pp. 26-45.

Elongo Arsène, 2010, « Écriture et modernité dans les contemplations de Victor Hugo », Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, n°4, pp.109-132.

Gary-Prieur Marie-Noëlle, 1991, « La modalisation du nom propre », *Langue française*, n°92, pp. 46-63.

Glaire (abbé), 1839-1848, *Le Vte Walsh, Encyclopédie catholique : répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle*, Paris, Parent-Desbarres.

Giger Plazaola, Rosat M.-C, et Canelas Trevisi S., 1995, « Les procédés de prise en charge énonciative dans trois genres de textes expositifs », Association suisse de linguistique appliquée, n°61, pp.11-33.

Hue Jean-Louis, 2005, « Palimpsestes », *Le Magazine littéraire*, n°448, pp.3-4.

Jonasson Kerstin, 1991, « Les noms propres métaphoriques : construction et interprétation », Langue française, n°92, pp. 64-81.

Jonasson Kerstin, 1994, *Le nom propre : constructions et interprétations*, Paris, De Boeck supérieur.

Kripke, Saul. 1982, *La logique des noms propres*, Paris : Minuit.

Laurent Nicolas, 2001, *Initiation à la stylistique*, Paris, Hachette.

Mazaleyrat Jean, Molinié, 1989, *Vocabulaire de la stylistique*, Paris, PUF.

Molino Jean, Soublin Françoise, Tamine Joëlle, 1979, « Présentation : Problèmes de la métaphore », Langages n°54, p. 15-16.

Molino Jean, 1982, « Le nom propre dans la langue », *Langages*, n°66, pp. 5-20.

Pommier Gérard, 2013, *Le nom propre : fonctions logiques et inconscientes*, Paris, PUF.

Prikhodkine Alexei, 2011, « Noms et prénoms exolingues : perception, transmission et enjeux », *Nouvelle revue d'onomastique*, n°53, pp. 165-183.

Rabau Sophie, 2002, *L'intertextualité*, Paris, Flammarion

Samoyault Tiphaine, 2005*, L'intertextualité : mémoire de la littérature*, Paris, Armand Colin.

Schulz-Milsom, E, 1874, *Étude historique sur la signification primitive du nom Jéhovah*, Thèse de faculté de Théologie de Genève,

Stolz Claire, 1999, *Initiation à la stylistique*, Paris, Ellipses.

Vandendorpe Christian, 1993, « Quelques considérations sur le nom propre. Pour un éclairage du linguistique par le cognitif et réciproquement » Langage et société, n°66, p. 63-75.

Wilmet Marc, 1988, « Arbitraire du signe et nom propre », *Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, vol. 7, pp. 833-842.

Wilmet Marc, 1991, « Nom propre et ambiguïté », *Langue française*, n°92, pp. 113-124

Westhaphal Alexandre, (1932), 2000, Dictionnaire *encyclopédique de la Bible*, Paris, Empreinte Temps présent.

Westphal, Alexandre ,1903, J*éhovah, les étapes de la Révélation dans l'histoire du peuple d'Israël : histoire sainte éditée sur un plan nouveau*,

Sujet très original mais il manque quelques explications pour montrer le caractère MODERNE. Il est souhaitable de corriger le nom des écrivains convoqués, defois vous annoncez deux mais en réalité vous en abordrez plusieurs. TEXTE publiable après ces corrections mineures.